

Puis un jour, il disparut... Elle n'en entendit plus parler, jamais, jamais...

Cependant la malheureuse jeune femme portait dans ses flancs la petite Louise, l'héroïne de cette histoire.

Elle restait seule, sans ressources, affolée d'amour, car elle aimait pour la vie. Il avait été si bon, si tendre pour elle ; il s'était montré si aimant !

Elle ne pouvait pas croire à une trahison de sa part.

Elle était persuadée qu'il lui était arrivé malheur, et elle passait ses journées et ses nuits à le pleurer.

Telle était la triste histoire de la mère de Lili, histoire avec laquelle l'enfant avait été bercée.

Elle avait entendu tous les sanglots de sa mère, vu couler toutes ses larmes, compté tous ses soupirs.

Elle avait été nourrie, pour ainsi dire, de la douleur de son martyre ; aussi comprend-on l'émotion qui s'empara d'elle quand l'homme tombé si inopinément dans sa chambre, au milieu des circonstances dramatiques que nous avons rapportées, avait fait connaître son nom, Thomas Moore, ce nom avec lequel elle avait été bercée dès son enfance... ce nom qu'elle avait entendu prononcer si souvent, au milieu de crises si douloureuses.

Mais avant de ramener le lecteur dans la pièce étroite qu'habite Lili et où nous avons laissé dans une position si critique l'héroïne et le héros de notre roman, nous allons lui faire connaître ce que c'était que ce Thomas Moore et quelles circonstances l'avaient séparé de celle qu'il paraissait tant aimer et à qui il avait fait de si énergiques serments.

IV

Lord Daniel Moore, membre de la Chambre haute, dix fois millionnaire, était mort depuis plusieurs années, laissant deux fils, Samuel et Thomas. Bien que le droit d'aînesse soit toujours en vigueur en Angleterre, Daniel Moore avait cru devoir partager sa fortune en deux portions égales pour chacun de ses fils. Ce testament en vertu duquel l'aîné se trouvait en quelque sorte frustré, avait mis au cœur de Samuel, une haine profonde, une rancune sourde. Il avait dix ans de plus que son frère.

C'est à lui que ce dernier, alors tout enfant, avait été confié ; c'est lui qui avait eu la gestion de la fortune paternelle.

Daniel Moore était mort à Paris, où il voyageait, d'une façon assez mystérieuse. Presque tous les ancêtres de Daniel avaient eu des liaisons retentissantes, qui avaient fini d'une façon tragique.

Au moment où nous avons vu Thomas Moore venir en France, Samuel avait trente-trois ans. Il ressemblait un peu à son jeune frère, mais il était plus grand que lui, très maigre ayant les traits osseux et beaucoup plus marqués que l'amoureux de Berthe. Un nez long, un menton proéminent, qui tendaient à se rejoindre, donnaient à son visage l'aspect du visage cynique et dur de Polichinelle, sans la gouaillerie qui tempère la physiologie du célèbre mime. Les yeux étaient petits, tout ronds, très perçants et froids en même temps, ayant l'éclat gris de l'acier.

L'aîné des Moore était cruel, ambitieux et avare. Il regardait d'un plus mauvais œil son jeune frère, qui lui enlevait ainsi une partie de la fortune qu'il s'était habitué à regarder comme sienne et à gérer dans son intérêt.

Un an ou deux ans avant le voyage de Thomas à Paris, Samuel avait, un jour amené chez lui la femme qu'il avait épousée dans ses voyages, une grande et maigre comme lui, très blonde, ayant de grands yeux d'un bleu vert, aux traits réguliers et beaux, mais aussi d'une physionomie repoussante plutôt qu'agréable.

Elle s'installa chez Samuel Moore et, en quelques jours, devint la véritable maîtresse du logis.

Dès son entrée dans la maison, elle avait jeté sur Tho-

mas un regard oblique, et le jeune homme avait entendu murmurer tout bas à Samuel.

— C'est le frère ?

L'aîné avait incliné la tête.

Alors elle s'était efforcée de sourire et de paraître gracieuse, mais son sourire avait eu toutes les apparences d'une grimace et son affabilité, d'une hypocrisie.

Thomas venait alors d'achever ses études.

Il prétendait qu'il avait besoin de voyager pour compléter son éducation.

Il demanda de l'argent à son frère et partit pour les Indes, puis pour l'Amérique.

À son retour, au lieu d'aller à Londres, il s'arrêta à Paris.

Samuel lui envoyait régulièrement les revenus auxquels il avait droit, et comme ces revenus étaient considérables, il menait une existence fastueuse.

Le jeune homme avait foi dans la loyauté de son frère, mais il ne se doutait pas que chaque somme qu'il recevait soulevait une tempête de l'autre côté de la Manche.

La femme blonde que nous avons vue entrer en conquérante dans la demeure de Moore avait fait du chemin depuis le départ du cadet dans l'esprit de l'aîné. Elle avait amené ce dernier à épouser son animosité, à penser comme elle, à obéir à tous ses caprices et à subir toutes ses passions... Son nom était Juana Hatson.

Samuel comme les autres ignorait quelle était sa véritable origine.

Quand Samuel l'avait connue, elle venait de débiter sur un petit théâtre de Londres, sans grand succès, la scène ayant mis plutôt en relief sa beauté que ses talents.

Samuel Moore s'en amouracha aussitôt, follement, comme les Moore s'amourachaient des femmes. Un soir, à sa sortie du théâtre, elle le trouva devant elle, pâle comme un spectre, frissonnant des pieds à la tête, les yeux luisants comme des clous de diamant.

Elle en eut peur et fit un mouvement de côté pour l'éviter.

Mais il lui prit la main qu'il broya presque et la ramena brutalement à lui.

— Ne me fuyez pas, restez !

Elle poussa un cri de douleur et tenta de fuir.

Elle était retenue dans ses doigts comme dans des doigts d'acier.

Elle ne put pas faire un mouvement.

— Je vous aime, murmura l'inconnu à son oreille, et nul pouvoir humain ne vous arrachera de mes mains.

Elle eut encore un geste effrayé.

— Mais, bégaya Juana.

— Je suis riche, reprit la voix, plus riche que vous ne pouvez le souhaiter. Aucun des désirs que vous pourriez faire ne restera inexaucé.

Elle essaya encore de se dégager.

— Laissez-moi, monsieur, je ne vous connais pas.

— Je suis Samuel Moore, fils de Daniel Moore.

— Samuel Moore, fils aîné de Daniel Moore ?

Elle s'agitait, épouvantée.

— Laissez-moi fuir !... bégaya-t-elle.

— Pourquoi ?... Est-ce mon nom qui vous effraye ?

— Peut-être.

— Vous le connaissez donc ?...

Elle inclina la tête.

— Sa funeste renommée est venue jusqu'à vous ? Vous avez appris que quand les Moore aiment, rien ne peut leur arracher celles qui ont touché leur cœur... Vous savez cela ?

Elle baissa les yeux, l'air tragique.

— N'essayez pas de me résister.

Cette scène se passait dans une rue obscure de Londres, une ruelle étroite, perdue derrière le théâtre. Les lumières n'étaient évanouies depuis longtemps... On enten-